Daniel Estevez

L'école achevée

Architecte, professeur des ENSA

Conçu par Georges Candillis en 1970 puis étendu en 1974 par Raymond Malebranche, le bâtiment de l'ENSA Toulouse est modifié de 1988 à 1993 par Joseph Almudever et Christian Lefevre. Alors qu'une nouvelle extension se prépare, Daniel Estevez, étudiant puis enseignant-chercheur au sein de cette architecture, arpente l'école pour en retracer l'histoire architecturale et pédagogique.

1969-1973. Unité pédagogique d'architecture, quartier du Mirail, Toulouse (Haute-Garonne) : vue extérieure, n.d. (cliché anonyme)
SIAF / Cité de l'architecture et du patrimoine / Archives d'architecture du XXe siècle

ENSA Toulouse, extension de Raymond Malebranche © Maxime Delvaux

Je te propose de faire une visite de l'école, de parler de ce dont elle est porteuse à partir du bâtiment lui-même. Ce qui est frappant d'abord, si on observe le bâtiment de Candilis à proprement parler – la première tranche donc – c'est qu'on voit un bâtiment horizontal, proliférant, décloisonné, inachevé, ouvert sur son milieu ; un bâtiment qui crée aussi son propre milieu par sa structure en trame et que je qualifierais finalement d'anti-formel. C'est même, quelque part, tu vas voir, une anti-école, un projet antiscolastique. D'ailleurs, l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Toulouse au moment de sa création ne s'appelle pas ainsi ; comme toutes les écoles en France à l'époque elle porte un nom bien moins formel et plus indéterminé : l'Unité Pédagogique d'Architecture de Toulouse. Tous les qualificatifs que je viens de citer à propos des caractéristiques architecturales de l'édifice en lui-même traduisent donc en fait mot pour mot un projet pédagogique assez précis. C'est un bâtiment qui constitue une proposition pédagogique par sa propre architecture. Ce qui peut être intéressant à travers une visite comme celle qu'on fait là, c'est de voir comment ce projet pédagogique et le bâtiment se sont transformés dans le temps dans des directions imprévues, voire même dans des directions complètement antagonistes vis à vis du projet initial.

On peut partir de cette photo. C'est une photo du chantier de l'école. Au départ, quand je suis arrivé à l'Unité Pédagogique de Toulouse en 1979, on prenait la ligne de bus 148 ; il y avait un arrêt de bus à quelques encablures d'ici. On arrivait à pieds dans une école qui ressemblait un peu à cette image, c'est-à-dire à un bâtiment entouré de prés et de champs. Il n'y avait absolument aucun immeuble tout autour, et on avait cette perception d'un objet architectural qui, vu de l'extérieur, donnait plutôt l'impression d'un atelier, une sorte d'usine… une fabrique. Et en effet, la proposition était bien celle-là ! Une proposition où la pédagogie est fondée sur l'expérience, l'expérimentation, la fabrication…

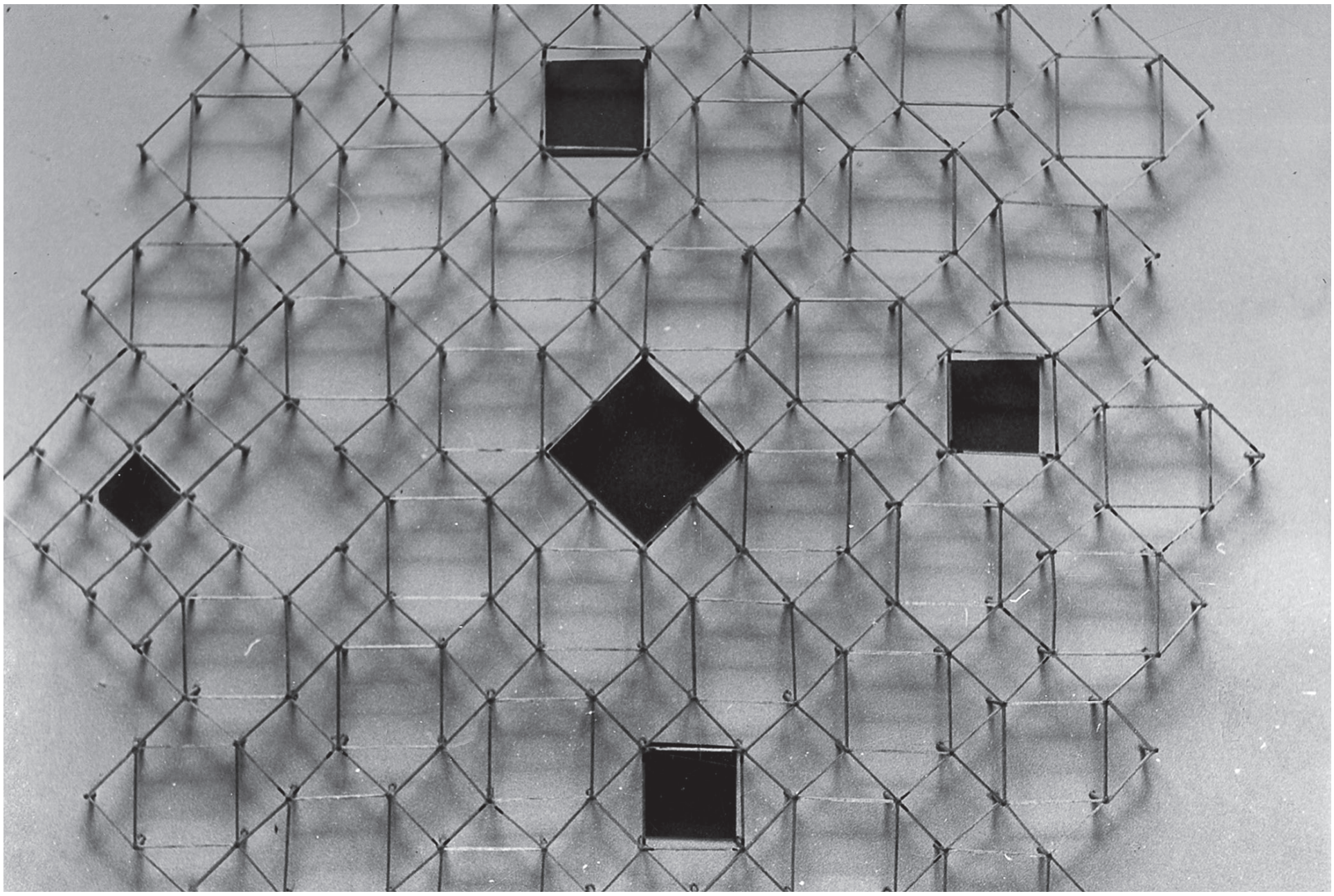
Lorsqu'on arrivait dans ce bâtiment, la première chose qui était troublante, c'est qu'il n'y avait pas une seule entrée mais plusieurs manières d'entrer dans ce bâtiment. Il existait au moins trois, quatre, cinq accès, et notamment ce large passage traversant la trame géométrique du plan. Cela aussi fait partie du projet pédagogique initial de Candilis : l'idée d'une rue qui traverse l'école de part en part et qui connecte la nature et l'école, la ville et l'enseignement, les étudiants et leur environnement ! C'est une chose très forte qui évidemment a plutôt évolué à l'opposé du projet initial.

C'est cette rue que nous sommes en train d'emprunter maintenant. Elle est constituée de plusieurs moments : l'accueil, l'amphithéâtre, le patio central, etc. Un des premiers moments, c'est donc l'amphithéâtre – un lieu construit selon un plan carré et centralisé correspondant à une grande maille de la trame du plan – un lieu mythique de l'histoire de cette école.

ENSA Toulouse, trame infinie du bâtiment de Georges Candilis. © Maxime Delvaux

À l'époque, ce lieu était ouvert sur l'école : un amphithéâtre sans aucun élément de frontalité dans lequel tous les côtés sont équivalents, à l'image d'un forum. Et il a véritablement fonctionné selon ce principe d'équivalence, parfois au grand dam des enseignants qui tentaient d'y enseigner de façon frontale, en faisant des conférences, des discours, des leçons… C'est un dispositif qui était parfaitement adapté pour les assemblées générales, pour les rencontres, pour les confrontations. On n'y entrait pas non plus par un seul endroit ; là encore il y avait plusieurs possibilités d'accès. Son ouverture sur l'extérieur donnait un peu l'image d'un nid, quelque chose qui est à la fois ouvert et fermé. Quand on le regarde aujourd'hui, là, on voit que tout est fermé, entièrement délimité par des murs aveugles. C'est un endroit qui est éclairé par de la lumière électrique, sans éclairage naturel, et on n'y entre plus que par un seul endroit, par un angle du plan. Il a donc beaucoup perdu de sa capacité à faire lieu, un lieu social dans l'école.

Il y avait aussi une autre chose très importante (on va suivre un des couloirs labyrinthiques) c'était le décloisonnement. L'école se présentait comme une structure : une structure techniquement similaire à celle que Candilis avait utilisée dans le projet Racine à Port-Leucate. Ce sont des poteaux béton octogonaux tous identiques, qui sont distribués selon une trame de 6 m environ, si mes souvenirs sont bons. Les poutres sont elles aussi uniformes et d'une section proche de celle des poteaux. Cette structure en béton contenait le système électrique et les gaines qui circulaient à l'intérieur des poteaux et des poutres. Tous les interrupteurs étaient situés sur les poteaux ; il n'y avait aucune gaine apparente. Ce système-là, c'était la structure pérenne. Tout le reste, c'est-à-dire une grande partie des éléments de partition verticale – les cloisons – était majoritairement constitué de panneaux de bois fixés sur les portiques béton poteaux/poutres. Ces panneaux étaient démontables ; ils possédaient des sortes de vis, des vérins, en bas et en haut, et on pouvait les déplacer à deux personnes pour recloisonner le bâtiment en fonction du projet pédagogique qui devait s'y dérouler.



1969-1973. Unité pédagogique d'architecture, quartier du Mirail, Toulouse (Haute-Garonne) : vue d'une maquette, n.d. (cliché anonyme)
SIAF / Cité de l'architecture et du patrimoine / Archives d'architecture du XXe siècle

Ce système a été effectif ; je l'ai vu à l'œuvre. Par exemple, ici, on est devant ce que l'on appelle aujourd'hui les salles informatiques : c'était un endroit dans lequel j'ai vu un atelier d'arts plastiques qui était mené par un peintre qui s'appelait Henri Cabezos. Il s'était approprié toute cette partie avec ce système ; il n'y avait pas de porte mais on ne pouvait pas voir l'atelier depuis les couloirs. Ici, derrière le patio, avait pris place un atelier d'architecture plus vaste. Ils avaient fabriqué une partition beaucoup plus étendue. C'était l'atelier de projet de Agostinos, un architecte grec. Cette partition était déplacée en fonction des besoins, c'était donc un projet complètement interdisciplinaire, qui avait vocation à mettre en commun les enseignements les uns avec les autres. Et ça fonctionnait ! Il y avait très peu de portes. Les étudiants – moi le premier – circulaient d'un atelier à l'autre très librement. On pouvait commencer à assister à un cours ou à une séance dans un atelier et puis passer à un autre. Circuler librement. Et c'est effectivement ce que j'ai fait durant mes études. Il y avait bien un cursus pédagogique, un programme, mais cela ne t'empêchait pas de constituer toi-même ton parcours à travers l'école – un parcours au sens propre et au sens pédagogique du terme. C'est durant ces errances informelles que j'ai rencontré des enseignants et des enseignements qui ne m'étaient pas spécialement destinés mais qui m'ont beaucoup intéressé, traitant d'autres sujets que l'architecture, qu'il s'agisse d'informatique, d'expérience artistique, de réflexion sociale et politique…

Lorsqu'on observe l'école aujourd'hui, évidemment, il n'y a plus aucune cloison mobile depuis longtemps. Tout s'est pétrifié dans une structure figée qui instaure des affectations fonctionnelles fixes des pièces. Le cas des salles informatiques est intéressant. Sur le plan du programme architectural, l'idée de salles spécialisées dédiées à une seule activité est complètement antinomique de la proposition pédagogique dont était porteur le bâtiment à l'origine. On a connu de nombreuses polémiques à ce sujet dans l'histoire institutionnelle de l'école. Personnellement j'ai toujours milité, dès le début des années 90, pour que l'informatique – et l'usage de l'ordinateur en particulier – soit disséminé dans les ateliers. C'était, je crois, conforme à la vision pédagogique de Candilis : une école d'expérience et d'expérimentation, sans séparation entre théorie et pratique, entre technique et création, entre pratique et projet. L'apprentissage des outils de travail ne devrait pas être séparé des situations d'expériences qui leur donnent leur signification. Ces évolutions un peu conflictuelles ont donné quelques résultats : par exemple la mise en place de prêts d'ordinateurs portables auprès des étudiants dès la fin des années 90. Mais ces approches d'un apprentissage hybride, informel, fragmenté et émancipateur luttent difficilement contre le système fonctionnaliste-technocratique qui est toujours plus facile à suivre et à appliquer. Il faudrait appeler ça l'impérialisme de l'organigramme !

© Maxime Delvaux

Ici, on arrive au bout du couloir et c'est à partir de là que débute la première extension. On peut faire un historique des extensions pour comprendre l'évolution du contenu didactique de l'école d'architecture de Toulouse. La première extension, c'est celle de Raymond Malebranche, et on y décèle déjà plusieurs écarts par rapport au système de Candilis. La proposition de Malebranche consiste d'abord à ajouter un étage. Certainement pour augmenter les capacités d'accueil réduites, il a tenté de prolonger en hauteur, verticalement, la trame complexe du bâtiment qui se déployait de façon horizontale et en réseau proliférant. Il crée alors une hiérarchie entre un rez-de-chaussée assez sombre et un étage qui bénéficie au contraire de la lumière naturelle et zénithale des sheds. Il rompt alors ce principe d'équivalence des espaces dans l'école, renvoyant certains enseignements à l'étage (arts plastiques par exemple). C'est un peu une nouvelle prescription fonctionnelle. Si on va un peu plus loin, et que l'on regarde comment les choses sont construites, on trouve encore d'autres écarts. On arrive ici dans un atelier de l'extension en rez-de-chaussée qui semble reprendre la géométrie initiale et la même structure constructive tramée. Mais en réalité on voit au centre du plafond une poutre dont la retombée est le double de celle des poutres courantes de la structure initiale de Candilis. Pourquoi ? Pour supprimer le poteau qui devait tomber logiquement à l'intersection de la géométrie de la trame et doubler la longueur de portée – passer d'une largeur de 6m à 12m. Donc là, ça veut dire que clairement on voulait de grandes salles d'enseignement non fragmentées, des salles sans poteaux, de vraies salles de cours ! Donc on évolue encore à contrario de la proposition structuraliste de Candilis : capacité uniforme des structures, compétences différenciées des usages…

Une autre chose qu'il faudrait souligner par rapport aux partitions verticales, c'est l'évolution des parois de remplissage en maçonnerie de blocs béton. On en voit une ici : elles forment les murs extérieurs aveugles et certaines partitions fixes à l'intérieur. Ce sont donc des parpaings qui étaient simplement appareillés et jointoyés. Ils n'étaient pas recouverts d'enduit, ni peints. Ils étaient laissés à l'état brut. On voit sur la première tranche de Candilis que ces maçonneries brutes étaient mises en œuvre avec un certain soin. En l'occurrence, les joints horizontaux sont serrés, un peu creux, bien dimensionnés ; la maçonnerie était bien faite parce quelle était destinée à être vue. Déjà ici, sur la partie Malebranche, on voit que la mise en œuvre est moins soignée… et par la suite tous les murs en maçonnerie seront peints ou bien recouverts d'un enduit. Les sheds seront capotés pour des raisons d'étanchéité. Si l'idée de brut est peu à peu abandonnée, c'est donc aussi parce que les processus de dégradation physique du bâtiment, depuis les fuites d'étanchéité toiture et jusqu'à l'explosion d'AZF, ont imposé des interventions de maintenance et de réparation qui n'ont jamais été conçues comme des actes d'architecture.

Faisons demi-tour et revenons un peu vers l'entrée, si tu veux bien, pour illustrer un autre aspect caractéristique du bâtiment. Depuis l'actuelle salle des enseignants où l'on se trouve, on voit ceci au dehors : l'ossature interne du bâtiment qui sort à l'extérieur. Il y a donc une structure libre, en attente ; elle n'est pas remplie et se trouve là comme quelque chose qui pourrait être continué et exprime, affirme même, l'inachèvement de la structure. C'est marrant parce que, en fait, si mes souvenirs sont bons, ces éléments qui sont la prolongation de la structure existante, ont été financés avec le 1% artistique sur le bâtiment. Plutôt que de poser une sculpture décorative, ils ont utilisé ce budget pour prolonger la structure. Et alors après ? Est-ce que les gens se sont saisis de cette structure inachevée pour poursuivre l'aventure, pour continuer le travail ? Sur ces extensions virtuelles, il y a eu différentes interventions, temporaires, et puis plus récemment on a vu les étudiants intervenir sur ce qui est actuellement la terrasse de la cafétéria en construisant tout un mobilier en bois pour utiliser cette structure et finalement la combler… c'est très bien je trouve de s'approprier ainsi la structure et d'essayer d'entrer dans la rhétorique du bâtiment. Même si les interventions en bois sont très maladroites – la structure qui est faite autour de la cafétéria est figée, complètement fermée – mais ça, au fond ce n'est pas bien grave… L'évolution architecturale a pris par la suite une orientation très différente. C'est par exemple ce vers quoi on se dirige maintenant en remontant cette rue intérieure de l'école. Il s'agit de l'extension Almudever-Lefebvre. C'était le début des années 90, l'extension qui est proposée par les architectes est la première tranche d'un projet d'extension en quatre phases qui n'ont pas été conduites. Cette proposition est ostensiblement anti-Candilis – si on peut le dire comme ça – ou en tout cas, qu'elle prend à contre-pied tous les éléments du bâtiment Candilis que j'ai cités au début : une entrée unique et monumentale, un objet unique, fermé, statique, répondant à un programme fonctionnel conventionnel. La proposition, à la création de cette école, est celle d'une Unité Pédagogique, une anti-école, une école-réseau sans monumentalité, un projet libertaire, non ? *Je ne suis pas un monument !* Voilà la proposition. Mais l'extension Almudever répond à une demande. Ce n'est pas un caprice d'architecte. La demande de la communauté de l'école et du ministère à l'époque est de formaliser cette institution publique, la rendre visible, monumentale. Que l'on sache par où on entre et qu'il y ait une entrée principale ! On attendait donc une hiérarchisation des espaces. Cette réponse tente un grand geste visible. Il s'agit d'une sorte de cylindre tronqué recouvert de bardage métallique et de brise-soleil. Quelque chose d'assez abstrait, marqué par l'imagerie infographique de l'époque, et qui est aussi, avant tout, un objet. Ce qui est intéressant, c'est de voir le plan des quatre phases de l'extension. Si le projet avait été mené à son terme, en réponse à cette partie-là, on aurait quatre parties équivalentes autour de l'école. Autrement dit l'école Candilis se retrouverait enfermée dans une sorte de boîte circulaire, comme si c'était la fin de l'expansion, la fin de l'inachèvement, la fin de l'horizontalité de cette institution. Ce projet-là était porté par la volonté de donner une forme conventionnelle à l'institution jusqu'à pouvoir afficher des drapeaux français à l'entrée. Il se trouvera que tout ça en définitive est totalement compatible avec un ordre social particulier, qui existe désormais : celui qui est proposé par le plan Vigipirate et la surveillance généralisée.

Juste pour finir sur cet aspect d'école en extension et de bâtiment fini, de ce conflit, de cette tension entre deux choses : il faut bien voir qu'aujourd'hui quand on regarde l'École d'Architecture de Toulouse, on voit quelle est entourée d'une grille et qu'il faut un badge pour rentrer. Il faut savoir que cette demande a émané très tôt de la part de certains acteurs de l'école, notamment des étudiants. J'étais au conseil d'administration lorsque que ces demandes ont été faites ; il n'y avait pas encore de grilles tout autour de l'école et ça posait un problème pour les étudiants. Les difficultés de stationnement et les dégradations des automobiles garées devant l'école… c'est à ce titre que les étudiants délégués au conseil d'administration se sont mobilisés pour que l'on installe cette clôture qui signait bien sûr la fin de cette proposition d'école inachevée, d'école ouverte, d'école en extension.

Aujourd'hui malgré tout, si on observe ce qu'il reste de la «rue» traversante, on peut déceler dans l'occupation des lieux, dans le désordre, dans la manière dont les étudiants s'y assoient, quelque chose du projet initial, un truc sous-jacent… une certaine intensité d'usage mais qui reste, gentiment, à l'intérieur de l'école. ●

Propos recueillis par Sébastien Martinez-Barat

ENSA Toulouse, extension de Joseph Almudever et Christian Lefevre. © Maxime Delvaux